

Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Reseñas y ensayos historiográficos

Carmen Bernand

Frederick Luciani (Ed.), *Relación del festejo que a los marqueses de las amarillas hicieron las señoras religiosas de san jerónimo. Mexico 1756*, Pamplona, Madrid, Frankfurt am Main, Universidad de Navarra, Editorial Iberoamericana-Vervuert, Bonilla Artigas, Biblioteca Indiana, 30, 2011, 200 p.

Advertencia

El contenido de este sitio está cubierto por la legislación francesa sobre propiedad intelectual y es propiedad exclusiva del editor.

Las obras publicadas en este sitio pueden ser consultadas y reproducidas en soporte de papel o bajo condición de que sean estrictamente reservadas al uso personal, sea éste científico o pedagógico, excluyendo todo uso comercial. La reproducción deberá obligatoriamente mencionar el editor, el nombre de la revista, el autor y la referencia del documento.

Toda otra reproducción está prohibida salvo que exista un acuerdo previo con el editor, excluyendo todos los casos previstos por la legislación vigente en Francia.

revues.org

Revues.org es un portal de revistas de ciencias sociales y humanas desarrollado por Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Carmen Bernand, « Frederick Luciani (Ed.), *Relación del festejo que a los marqueses de las amarillas hicieron las señoras religiosas de san jerónimo. Mexico 1756*, Pamplona, Madrid, Frankfurt am Main, Universidad de Navarra, Editorial Iberoamericana-Vervuert, Bonilla Artigas, Biblioteca Indiana, 30, 2011, 200 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas y ensayos historiográficos, Puesto en línea el 10 diciembre 2012, consultado el 20 diciembre 2012. URL : <http://nuevomundo.revues.org/64418>

Editor : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Documento accesible en línea desde la siguiente dirección : <http://nuevomundo.revues.org/64418>

Document generado automaticamente el 20 diciembre 2012.

© Tous droits réservés

Carmen Bernand

Frederick Luciani (Ed.), *Relación del festejo que a los marqueses de las amarillas hicieron las señoras religiosas de san jerónimo. Mexico 1756*, Pamplona, Madrid, Frankfurt am Main, Universidad de Navarra, Editorial Iberoamericana–Vervuert, Bonilla Artigas, Biblioteca Indiana, 30, 2011, 200 p.

- 1 Agustin de Ahumada y Villalón, marquis des Amarillas et militaire de métier, est nommé vice-roi de la Nouvelle-Espagne en novembre 1755, où il finira ses jours quatre ans plus tard, atteint d'une maladie incurable. Durant son règne, il aura à juguler des révoltes en Floride, au Texas et dans les Philippines mais aussi à développer l'extraction minière dans le nord du royaume. Le bilan de son action a été retenu par l'historiographie comme globalement positif, mais ce n'est pas sa politique qui fait l'objet de ce volume remarquable à maints égards, puisque le document en question porte sur un aspect qui peut sembler trivial : l'accueil que lui font les moniales du couvent de San Jerónimo à Mexico, après une traversée mouvementée. Depuis le début du XVIIIe siècle, la coutume de donner des représentations théâtrales dans les couvents de femmes faisait l'objet de critiques qui voyaient dans ces spectacles des manifestations contraires à la morale, en raison d'une exhibition ostentatoire contraire à la piété monacale. Rappelons que dans ces couvents tous les genres scéniques étaient pratiqués sans complexe. Y participaient non seulement les religieuses recluses mais aussi les servantes et les jeunes filles en pension, qui ne se destinaient pas au service de Dieu. C'est dans cette ambiance qu'avait vécu, un demi-siècle plus tôt, sœur Juana Inés de la Cruz. Ses émules, sous la direction du prélat Joachim Barrucchi y Arana, composent une pièce avec ses « entremeses » (interludes comiques) et ses danses, réunis dans cet ouvrage par F. Luciani dont l'introduction est éclairante pour comprendre le sens de ces festivités. En fait les divers épisodes de la représentation sont à mon avis moins le reflet de la diversité baroque que l'expression d'une sensibilité nouvelle à l'égard d'un peuple, dans le sens inclusif que l'on donne à ce terme.
- 2 Le but cherché par les dramaturges – les moniales, probablement sous la direction de Barrucchi y Arana, mais ce point reste obscur – est de montrer au couple vice-royal les traits particuliers de leurs sujets, qui sont bien différents des péninsulaires. Passons sur le détail des étapes, dont le déroulement est passionnant, puisque l'entrée des marquis et leur visite fait partie du spectacle. Les tableaux vivants sont divers. Dans le cloître, aménagé en *jacale* – bosquet avec des branchages et des fleurs variées que les anciens Mexica construisaient lors des fêtes et que les missionnaires ont repris - cinq petites filles habillées comme des Indiennes, avec des plumes et des hochets aztèques, offrent au représentant du roi et à son épouse des fleurs exquises et autres offrandes, et dansent le *tocotín*. Le vocabulaire nahuatl utilisé tout le long de cette fête, que les nouveaux venus ne sont pas censés connaître, porte sur les fleurs, les animaux, les nourritures, les danses et les comportements propres au Mexique. Il y a dans ce choix l'affirmation d'une identité qui n'est plus péninsulaire mais « nationale », dans une langue mixte, qui mélange allégrement le nahuatl et l'espagnol comme du temps de sœur Juana.
- 3 L'« entremés » intitulé « Ce qui se passe et ne passe pas dans la rue et sur la place » a lieu, bien entendu au marché de Mexico, reconstitué pour l'occasion. C'est un prétexte pour énumérer ce qui s'y vend et de camper en quelques traits les personnages populaires qui tiennent les étals ou qui font leurs courses. Des objets divers, souvent désignés sous leur nom nahuatl, et des

petits métiers illustrent une scènnette très vivante d'us et coutumes. Il n'y a pas de personnages allégoriques, mais des représentants du menu peuple, hauts en couleurs, qui saluent les marquis des Amarillas comme s'ils se trouvaient, eux aussi, sur cette place.

4 L'intermède gai et musical est mené par une petite fille costumée en négresse. Un « fandanguito » suit, en rythme ternaire, exécuté par les élèves du couvent, au son de castagnettes et d'une guitare, la danse alternant avec des couplets chantés. Cette petite comédie est appelée *folla*, parce qu'elle réunit plusieurs genres musicaux qui accompagnent des situations amusantes. Avec ses sarabandes, ses *maracumbés* africanisés et ses *tocotines* indiens, elle est à l'image de la société bigarrée des castas et des générations, comme le signale Luciani, puisque d'autres personnages comme la vieille femme ou le jeune étudiant sont là pour incarner la diversité. L'Indienne et la Noire, servantes du couvent, représentent leurs propres rôles et se plaignent de ne pas avoir été invitées à participer à la fête. La femme noire est furieuse et s'adresse à l'Indienne, plus soumise : « elles nous prennent pour des sauvages, nous méprisent et ne veulent pas que l'on rentre dans cette ensalada »¹. La contestation, déjà présentée dans les chansons de Juana Inés de la Cruz, prend ici un ton accusateur plus direct.

5 La réception faite par les moniales aux nouveaux vice-rois est donc un aperçu de ce monde populaire urbain du milieu du XVIIIe siècle. Il y a toujours des catégories qui se réfèrent à la qualité (origine, sexe, âge). Ici, la Noire et l'Indienne en sont les modèles. Les vice-rois, qui incarnent le sommet de la hiérarchie sociale, découvrent donc, à travers ces scénettes, qu'au Mexique, contrairement à ce qui se passe en Espagne, le menu peuple est aussi traversé par le système de castas. Ceux qui pratiquent les arts mécaniques (travaux manuels divers) non seulement sont en bas de l'échelle, ce qui est la norme à l'époque, mais aussi, et pour la plupart, sont entachés par la condition servile, dont les nuances chromatiques de la peau en sont le clair témoignage. Les Indiens ne sont pas des esclaves, mais en tant que tributaires, ils ont aussi leur note d'infamie. Ce sont des différences essentielles qui modifient la perception et la valeur du « populaire ». D'autres nuances apparaissent dans la fête offerte aux marquis des Amarillas. Le « peuple » possède une signification plus restrictive, qui désigne « les gens communs et ordinaires des villes ou des bourgs qui se distinguent des nobles ». Et dans ce sens plus particulier, il se rapproche de la plèbe, comme l'indique le *Diccionario de Autoridades* de 1737. Ce peuple de petites gens peut toujours dégénérer en plèbe ou foule méprisable : les propos critiques de la femme noire vont dans ce sens. Car si les individus du vulgaire peuvent être insérés dans le système de rangs des sociétés d'Ancien Régime, leur masse est difficile à contenir, d'autant plus que celle-ci comprend des gens dits de « couleur », généralement majoritaires et prêts à la revanche. La fête est le reflet d'une harmonie sociale fragile. C'est ce message de prudence qui est livré au vice-roi.

6 Ce court aperçu montre bien que, contrairement à quelques idées reçues qui voient dans ces thèmes une condescendance frivole, la musique et les spectacles sont d'excellents indicateurs de la vie quotidienne d'un peuple, de ses attentes et de ses valeurs.

Notas

1 Luciani, 137-140.

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Carmen Bernand, « Frederick Luciani (Ed.), *Relación del festejo que a los marqueses de las amarillas hicieron las señoras religiosas de san jerónimo. Mexico 1756*, Pamplona, Madrid, Frankfurt am Main, Universidad de Navarra, Editorial Iberoamericana–Vervuert, Bonilla Artigas, Biblioteca Indiana, 30, 2011, 200 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas y ensayos historiográficos, Puesto en línea el 10 diciembre 2012, consultado el 20 diciembre 2012. URL : <http://nuevomundo.revues.org/64418>

Derechos de autor

© Tous droits réservés

Entradas del índice

Keywords : música, espectáculo, Juana Inés de la Cruz, Mexico colonial, castas

Palabras claves : musique, spectacle, Juana Inés de la Cruz, Mexico colonial, castas